

L'Enchiridion (extraits)

Benoît Beaulieu

Volume 4, numéro 2, août 1971

Orientations de la pensée au XVI^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500183ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500183ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, B. (1971). L'Enchiridion (extraits). *Études littéraires*, 4(2), 211–217.
<https://doi.org/10.7202/500183ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

L'ENCHIRIDION (extraits)

érasme

PRÉSENTATION

L'Enchiridion, publié en 1504, fut un des ouvrages les plus célèbres et les plus gros d'influence d'Érasme. Augustin Renaudet, spécialiste du XVI^e siècle, va jusqu'à affirmer que si Érasme n'avait pas écrit *L'Enchiridion*, Luther n'aurait probablement jamais écrit ses quatre-vingt-quinze thèses¹. Il est vrai qu'Érasme, le premier, osait déplacer l'idéal de vie spirituelle des monastères dans la vie quotidienne ; surtout, le premier en ce siècle, il prononçait le mot révolutionnaire de liberté chrétienne et opposait la religion du pur esprit au judaïsme des pratiques.

Faudrait-il pour autant souscrire à la boutade selon laquelle « Érasme a pondu les œufs que Luther a couvés » ? Certes, *L'Enchiridion* annonçait des idées luthériennes en tentant de définir une théologie nouvelle, fondée avant tout sur l'Écriture et singulièrement sur saint Paul. Mais Érasme — on le verra par le texte donné — ne semble pas lire la même Bible que celle de Luther : Érasme soumet l'Écriture à tout un travail humain d'exégèse rationnelle, scientifique, tandis que Luther optera plutôt pour une lecture directe, immédiate, relevant pour ainsi dire de l'extase individuelle ; Érasme retient la « tradition » ecclésiastique, la Bible éclairée par les Pères et l'Église, alors que Luther n'en tient que pour la Bible seule, lue par le croyant sans autre intermédiaire entre lui et Dieu ; enfin Érasme, le prince des humanistes, conçoit l'antiquité gréco-romaine comme une pré-révélation chrétienne, et il ne saurait dissocier sagesse païenne (ou humaine) et sagesse chrétienne, ce qui un jour paraîtra à Luther la dernière des abominations.

¹ Renaudet, Augustin, *Érasme et l'Italie*, Genève, Droz, 1954, p. 131.

Nous donnons cet extrait de la traduction de l'*Enchiridion* d'après le texte de la grande édition de Leyde, parue en 1703 par les soins de Joannes Clericus. Cette édition est communément désignée par le sigle LB, Leyde se traduisant Lugdunum Batavorum en latin. Les chiffres et les lettres entre crochets, v.g. LB, V, 7A renvoient au tome V, à la page 7 et au paragraphe A de l'édition en question.

E N C H I R I D I O N

[Du visible à l'invisible]

[27 D] . . . *la perfection de la piété consiste uniquement à s'efforcer toujours de s'élever des choses visibles, qui sont généralement imparfaites ou de simples moyens, à ce qui est invisible . . . Ce précepte est si important que la plupart des chrétiens, parce qu'ils le négligent ou qu'ils l'ignorent, sont superstitieux au lieu d'être pieux.*

[Application à la Bible]

[29 B] *La même règle doit être observée pour tous les livres, où le sens immédiat et le sens mystique forment comme un composé de corps et d'âme, de sorte que, négligeant la lettre, on s'attache surtout à l'esprit. Tels sont les livres de tous les poètes et, parmi les philosophes, ceux des Platoniciens², mais plus encore les saintes Écritures qui, un peu comme les Silènes d'Alcibiade³, sous des apparences grossières et presque ridicules, renferment la divinité même⁴. Autrement, si tu lis sans aucun sens allégorique l'épisode du corps d'Adam formé de glaise et l'âme qui lui est insufflée⁵,*

² En réaction contre la scolastique, Érasme n'a jamais prisé le thomisme et l'aristotélisme ; il reproche à ces systèmes leur dogmatisme qui résout tous les problèmes avec trop d'assurance. La majorité des humanistes opteront pour le platonisme, renouvelé par l'Académie de Marsile Ficin, à Florence. Cf. plus bas, note 9.

³ Les Silènes d'Alcibiade, comme bien d'autres thèmes et images d'Érasme, reviendront sous la plume de son disciple Rabelais. Cf. Prologue du *Gargantua*.

⁴ Jamais Érasme ne discutera le caractère surnaturel, divin et révélé du message biblique. Il ne fut jamais tenté d'y reconnaître une inspiration purement humaine.

⁵ Page audacieuse et avant-gardiste où Érasme ramène toute l'histoire de la création, dans la Genèse, à une simple allégorie dont les faits ne peuvent avoir que valeur symbolique.

Ève tirée de sa côte, l'interdiction de manger d'un certain fruit, le serpent séducteur, Dieu qui se promène dans le jardin à la brise du jour, les coupables qui se cachent conscients de leur faute, l'ange placé à la porte du paradis avec un glaive tournoyant pour empêcher d'y rentrer ceux qui en avaient été chassés, en un mot, toute l'histoire de la création du monde, si tu n'y cherches rien au-delà de la surface, je ne vois pas à quoi elle pourrait bien te servir davantage que si tu déclamaïes les vers concernant la statue d'argile de Prométhée, le feu du ciel ravi par ruse puis introduit dans cette statue, l'argile qui s'est animée.

[29 C] *Peut-être même y aurait-il plus de fruit à lire les fables des poètes selon leur sens allégorique, que le récit des saintes Écritures si l'on s'arrête à l'écorce. Si, quand tu la lis, l'histoire des Géants t'avertit qu'il ne faut pas combattre contre les dieux, ou qu'il faut s'abstenir de ces désirs que la chair a en horreur ; qu'il faut porter son esprit vers les choses, pourvu qu'elles soient honnêtes, qui répondent mieux à une propension naturelle, comme de ne pas t'empêtrer dans le mariage si le célibat convient mieux à ton tempérament, mais de ne pas garder le célibat si le mariage est plus avantageux pour toi, car ce que l'on tente malgré les dispositions naturelles tourne presque toujours mal⁶ . . . alors n'apprends-tu pas dans la fable ce que prescrivent les philosophes et les théologiens, ces maîtres de vie⁷ ? . . .*

[29 E] *Aussi, en négligeant partout le sens charnel de l'Écriture et particulièrement de l'Ancien Testament, il convient de scruter le sens mystique et spirituel. Ce que tu porteras ainsi à ton palais aura pour toi le goût de la manne.*

⁶ En rupture avec toute la tradition, Érasme place volontiers sur le même pied célibat et mariage. Il nie que la virginité consacrée puisse constituer un état de vie supérieur de soi au mariage. La réhabilitation de l'état laïque, rejoignant l'idée paulinienne et luthérienne du sacerdoce universel, se trouve au centre de sa pensée. Par manière de boutade, il écrira à ce sujet que la virginité est un précieux trésor dont on ne peut faire un meilleur usage que de le perdre (LB, I, 695 F). En outre, Érasme se prononcera en faveur de la liberté du mariage pour les prêtres.

⁷ Ces « théologiens, maîtres de vie » sont évidemment les anciens, les Pères de l'Église, par opposition aux contemporains à qui Érasme reproche de tuer l'esprit de l'Écriture en la noyant sous la lettre des gloses, commentaires, scolies, bref sous la fratrie de la scolastique.

[29 F] *Mais pour approfondir ces mystères, tu ne dois pas suivre tes propres conjectures⁸, car il y a une méthode et comme un art qu'il faut connaître, et que nous donnent Denys dans le livre des Noms Divins, et saint Augustin dans son traité de la Doctrine chrétienne. C'est l'apôtre Paul, après le Christ, qui nous a ouvert les sources allégoriques, et Origène en le suivant tient facilement la première place dans cette partie de la théologie. Nos théologiens modernes eux, ou bien la rejettent en général, ou bien la traitent le plus froidement possible ; ils sont égaux ou supérieurs aux anciens pour la subtilité de la discussion, mais ils ne peuvent même pas être mis en parallèle avec eux dans l'exposition du sens mystique.*

[30 A] *Et cela, comme je le crois, pour deux raisons surtout : la première, parce que l'exposition d'un mystère languit, lorsqu'elle n'est pas soutenue par la force de l'éloquence et par la grâce de l'expression⁹, ce en quoi les anciens ont excellé et dont nous n'approchons même pas ; la seconde, parce que nos modernes, attachés seulement à la philosophie d'Aristote, bannissent des écoles les Platoniciens et les Pythagoriciens. Pourtant Augustin préfère ces derniers, non seulement parce que la plupart de leurs maximes sont pleinement conformes à notre religion, mais aussi parce que, comme nous l'avons dit, leur style figuré et rempli d'allégories se rapproche davantage de la manière de l'Écriture.*

[30 B] *Il n'est donc pas étonnant que les anciens docteurs aient traité avec plus de bonheur les allégories théologiques, eux qui pouvaient par leur éloquence abondante amplifier et enrichir n'importe lequel sujet, même froid et stérile, et qui,*

⁸ Érasme n'admet pas le critère luthérien de la lecture individuelle de la Bible. Celle-ci, d'après lui, ne peut être valablement interprétée qu'avec le secours de la « tradition ». De plus, Érasme fondera l'exégèse scientifique et moderne basée sur la philologie et l'histoire du texte ; les préfaces à son *Nouveau Testament* constituent, dans ce domaine, un véritable *Discours de la méthode*.

⁹ Nécessité de l'étude des belles-lettres, propédeutique à l'Écriture. Ici encore Érasme se dissocie du Luther à venir, qui balaiera toute prétendue « sagesse humaine » comme inutile sinon nuisible à la compréhension de la Bible.

Notons la préférence marquée d'Érasme pour le platonisme comme philosophie se fusionnant le mieux avec le christianisme. Le Pascal des *Pensées* écrira encore : « Platon pour disposer au christianisme ».

nourris de toute l'antiquité, avaient médité de longue date dans les livres des poètes et des Platoniciens comment il fallait procéder vis-à-vis des mystères divins¹⁰. C'est donc leurs commentaires que je préfère te voir parcourir, moi qui veux t'orienter non pas vers la dispute scolastique mais vers de bonnes dispositions d'esprit.

Mais si tu n'atteins pas le sens mystique, souviens-toi qu'il y en a un de caché, et qu'il vaut mieux espérer l'atteindre même s'il est obscur, que de s'arrêter à la lettre qui tue... Si l'on observe bien, on remarquera que c'est là l'unique but où nous appellent Isaïe surtout parmi les prophètes et saint Paul parmi les apôtres ; celui-ci n'a presque aucune épître qui n'enseigne, qui n'inculque ceci : il ne faut en rien se fier à la chair, mais c'est dans l'esprit que résident la vie, la liberté, la lumière, l'adoption et les autres fruits souhaitables qu'il énumère. Partout il méprise la chair, il la condamne, il en détourne¹¹...

[Contre le judaïsme des « œuvres »]

[32 D] *Peut-être que je disserte ici plus longuement qu'il ne convient à celui qui donne des règles. Mais je le fais non sans raison grave, et avec d'autant plus de soin que, je l'ai constaté concrètement, cette erreur est une peste commune à tout le christianisme, et elle entraîne un dommage d'autant plus grave que, en apparence du moins, elle ressemble beaucoup à la piété. Il n'y a en effet pas de vices plus dangereux que ceux qui imitent la vertu ; il n'y en a pas de plus difficiles*

¹⁰ Pour Érasme, l'Évangile était « la philosophie du Christ », et la philosophie des Grecs était un évangile naturel. Retourner aux sources, retrouver dans leur pureté le paganisme et le christianisme, et les réconcilier : on tient là presque une définition de la première Renaissance. Le sort des belles-lettres s'attachait inséparablement à celui du pur christianisme ; elles lui étaient nécessaires ; elles et lui déclinaient ou progressaient simultanément.

Gide affirmera exactement l'inverse : « La culture doit comprendre qu'en cherchant à absorber le christianisme elle absorbe quelque chose de mortel pour elle-même. Elle cherche à admettre quelque chose qui ne peut pas l'admettre, elle ; quelque chose qui la nie ». (Gide, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, éd. de la Pléiade, 1951, p. 817.)

¹¹ Remarquons l'importance accordée à saint Paul, qui deviendra aussi la source pour Luther.

à corriger, parce que le peuple ignorant s'imagine qu'on s'en prend à la religion quand on blâme des vices de ce genre.

[32 E] *Le monde se récriera aussitôt, et des prédicateurs criards se déchaîneront, qui préconisent volontiers ces pratiques à l'église, parce qu'ils ont évidemment en vue leur profit, non pas le Christ. À cause de leur superstition ignorante ou de leur piété feinte, j'ai dû très souvent attester que je n'ai jamais condamné les cérémonies corporelles du christianisme, ni les dévotions des gens simples, surtout celles que l'autorité ecclésiastique a approuvées¹² ; car elles sont souvent des signes et des soutiens de la piété. Parce qu'elles sont ordinairement nécessaires à ceux qui sont enfants dans le Christ, jusqu'à ce qu'ils grandissent et arrivent à l'âge adulte, elles ne doivent cependant pas être négligées même par les parfaits, de peur que les faibles ne soient blessés par leur exemple. [32 F] J'approuve ce que tu fais, pourvu que la fin n'en soit pas viciée, et que tu ne places pas le terme là d'où il fallait partir comme d'un degré vers ce qui est plus propre au salut.*

Mais honorer le Christ par des choses visibles en échange de choses invisibles, et placer là le sommet de la religion, en tirer de la complaisance pour soi-même et condamner les autres à partir de là, croupir dans ces pratiques, s'y ensevelir et être, comme je l'ai déjà dit, détourné du Christ par les choses mêmes qui ont été données à seule fin d'y conduire, c'est là assurément se départir de la loi évangélique, qui est spirituelle, et retomber dans une espèce de judaïsme . . .

[33 A] *Quelle peine saint Paul, ce grand missionnaire de l'esprit, ne s'est-il pas donnée partout pour enlever aux Juifs leur confiance dans les œuvres et pour les pousser vers ce qui est spirituel ! Et je vois le commun des chrétiens revenus là de nouveau. Que dis-je, le commun ? Ce serait supportable, si une bonne partie des prêtres et des théologiens, ainsi que le troupeau de ceux qui par le nom et par l'habit font profession de vie spirituelle, n'étaient presque tous en proie à cette*

¹² Érasme conservera toujours la notion de « l'autorité ecclésiastique », même s'il ne se fait pas faute de la critiquer couramment. Il voudra une réforme, mais à l'intérieur de l'Église. Ici, avec bien des réserves sans doute, il maintient la nécessité des « œuvres », mais il dénonce le danger qu'elles ne dégénèrent en un judaïsme formaliste.

erreur. J'ai honte de rapporter avec quelle superstition la plupart d'entre eux observent de petites cérémonies établies par de simples hommes, — encore ceux-ci les avaient-ils établies dans un autre esprit —, avec quelle contrainte ils les exigent des autres, avec quelle sécurité ils s'y fient eux-mêmes. Ils croient que le ciel leur est dû pour de telles actions . . .

[Que faire ?]

[37 C] Que fera donc le chrétien ? Négligera-t-il les commandements de l'Église ? Méprisera-t-il les nobles traditions des ancêtres ? Condamnera-t-il leurs pieuses coutumes ? Loin de là ! S'il est faible, il les observera comme étant nécessaires ; s'il est ferme et parfait, il les observera d'autant mieux, afin de ne pas blesser par sa science son frère plus faible¹³. Il ne faut pas omettre ceci, mais il est nécessaire de faire cela. Les œuvres corporelles ne sont pas condamnées, mais les invisibles sont préférées. Le culte visible n'est pas condamné, mais Dieu n'est pas satisfait, sinon par la piété invisible ; Dieu est esprit, et il est fléchi par des victimes spirituelles.

[Texte présenté, traduit et annoté par Benoît Beaulieu]

Université Laval



¹³ Principe d'une orthodoxie douteuse : tout chrétien qui se croirait parvenu à l'état de parfait ne serait plus tenu aux « observances », sinon par pure charité. Porte ouverte au luthéranisme de la foi sans les œuvres.